

Reviews

Schenck, David P., et Mary Jane Schenck, resp. *Echoes of the Epic: Studies in Honour of Gerard J. Brault*. Birmingham, AL : Summa Publications, 1998. xxiii-257 p.

Largement « remplacé » au XII^e siècle par le roman, le genre épique a néanmoins continué à retentir pendant le reste du Moyen Âge et au-delà. Parmi les quatorze études de ces mélanges, quatre en captent les échos, depuis Chrétien de Troyes jusqu'au XVIII^e siècle.

Rupert T. Pickens (189-221) montre comment, dans son *Perceval*, le courtois Chrétien tente, en renouant avec Wace, de redéfinir la courtoisie en y réintroduisant l'ancienne notion du vasselage épique. — Le XV^e siècle inventa une sorte de continuation à la fois de la *Chanson de Roland* et du *Pèlerinage de Charlemagne [à Constantinople]* dans le récit des aventures de Galien, fils d'Olivier, et de Jacqueline, fille de Hugon de Constantinople (*Galien de Cheltenham en vers*, *Garin de Monglane en prose*, *Galien le Restoré en prose*, *Galien Rethoré en prose* [imprimé]) ; Hans-Erich Keller (133-40) révisé la thèse de Jules Horrent (1951) en reconnaissant au *Roland* un rôle central dans la création de l'épopée tardive de Galien. — En 1515, Philippe de Vigneulles, marchand à Metz, adapte au goût de son époque la geste des Loherains (*Garin le Loherain* [XII^e s.], *Gerbert de Mez*, *Hervis de Metz* [XIII^e s.], *Anseÿs de Mes* et *Yon ou La vengeance Fromondin* [XIII^e-XIV^e s.]) ; selon Catherine M. Jones (115-32), Philippe, tout en détruisant le style caractéristique de la geste, en conserve néanmoins la visée épique en ce que sa version mise à jour augmente la réputation de Metz et, tout en célébrant la gloire mythique de la ville, fait oublier son présent moins glorieux. — Keith Busby (17-48) fait remonter la redécouverte de la littérature médiévale aux bibliophiles et bibliothécaires du siècle des lumières (La Curne de Sainte-Palaye, le Marquis de Paulmy, Le Grand d'Aussy) ; il dépouille, plus particulièrement, la *Bibliothèque universelle des romans* (1775-89) où il retrouve maintes traces non seulement de romans courtois et des œuvres de Chrétien de Troyes, mais aussi d'épopées tant authentiquement médiévales (sauf le *Roland* dont le manuscrit fut redécouvert pour la première fois entre 1792 et 1797 à Oxford) que « rationnellement » fictives (p. ex., deux *Roland* anonymes, *Bliombéris* par Florian, *Morgus* par Poinset de Sivry, etc.).

Contre la réfutation de la notion d'un passé homogène (cf. Hirsch, *The Aims of Interpretation* [1976]), Robert Francis Cook maintient et défend (63-74), pour l'interprétation du *Roland*, la prémisse d'un état d'esprit médiéval spécifique, d'un ensemble caractéristique d'habitudes de lecture et de pensée (féodales, chrétiennes, « structurales », « sémiologiques ») cohérentes et non exclusives ; l'hétérogénéité de stratégies de lecture plus homogènes que ne le sont les modernes serait alors un élément de la fondamentale « altérité » du Moyen Âge. — Donald Maddox (141-59) émet des réserves quant à l'application trop hâtive des caractéristiques du style roman (parataxe, symétrie, « centralité », bipartition, structure bi-axiale, etc.) à l'écriture épique, montrant que des éléments du dessein artistique ou littéraire « roman » se retrouvent aussi bien avant (hagiographie) qu'après (romans) l'époque des épopées. — Selon Jean Subrenat (223-38), *Renaut de Montauban*, retentissant d'échos de la *Chanson de Jérusalem*, transforme le héros épique traditionnel en représentant Montauban à la fois comme illustre croisé et comme humble pèlerin pénitent. — Les rares femmes que font parler les épopées se trouvent divisées en trois groupes dialogants par Kim Campbell (49-62) : dame et servante, mère et fille, femmes entre elles ; c'est dans ce dernier groupe que les

femmes assument un certain pouvoir sur les « hommes objets » (*Le siège de Barbastre, Floovant, Le batard de Bouillon*), aussi temporaire ou illusoire soit-il.

Dans deux récits de la première croisade autrement très différents l'un de l'autre, la *Gesta Francorum* et la *Chanson d'Antioche*, Jeanette Beer (1-16) découvre les débuts d'un nouveau style héroïque convenable à la représentation de guerres chrétiennes d'envergure épique. — Bernard Guidot (75-92) interprète les travestissements, mutations et métamorphoses dans *Renaut de Monauban*, et la manipulation du « verbe trompeur », comme autant de moyens non seulement de dérouter l'adversaire mais surtout de révéler l'identité essentielle des héros. — Edward Heinemann (93-114) étudie les rapports complexes entre laisse et écho dans les versions AB, C, et D de la *Prise d'Orange*. — André de Mandach (161-73) se lance à la reconstitution de l'histoire d'un manuscrit (troisième quart du XIV^e siècle) de l'*Entrée d'Espagne*. — Pour avoir été accidentellement allaité par une nourrice et ainsi « contaminé » (voir ce motif dans la *Vita* de sainte Ide de Boulogne, mère de Godefroi de Bouillon, et dans le *Chevalier au cygne*), Eustace, le frère (ainé dans la version D [et dans l'Histoire], plus jeune dans la version A des *Enfances Godefroi*) de Godefroi, ne connut pas les mêmes succès que Godefroi et son frère cadet Baudouin qui devinrent « rois » de Jérusalem (Emanuel Mickel, 175-87). — Joan B. Williamson (239-50) se penche sur le griffon dans la *Chanson d'Aspremont*, emblème de la rapacité des Sarrasins dont la stratégie consiste plus à amasser des provisions qu'à s'en nourrir, alors que les Francs, excellents planificateurs militaires, n'en manquent jamais.

Gerard J. Brault est, en Amérique du Nord, le doyen des études rolandiennes et épiques (*The Song of Roland: An Analytical Edition*, 2 vols, 1978), mais il a aussi fait paraître, en 1986, *French-Canadian Heritage in New England*. Il aurait été utile de faire précéder ces études d'hommage de la bibliographie des travaux d'un savant aux intérêts et compétences (y compris le XVI^e siècle et l'héraldique) aussi variés ; peut-être aurait-elle été trop longue. On se contentera donc de la préface de William Calin qui résume (xi-xiv) la carrière de « Mr. American [...] Roland » et en souligne l'importance dans les petites guerres « idéologiques » que se font volontiers les épiciens du Nouveau et du Vieux Monde.

Hans R. Runte

Dalhousie University

Goyet, Francis. *Le sublime du « lieu commun » : l'invention rhétorique dans l'Antiquité et la Renaissance*. Bibliothèque littéraire de la Renaissance, série 3, tome XXXII. Paris : Honoré Champion, 1996. 785 p.

Le sublime du « lieu commun » : en paraissant sous ce titre, l'ouvrage de Goyet n'entend pas auréoler, à l'exemple des structuralistes de jadis, la méthode des « lieux dialectiques » qui, depuis le *locus e similitudine* jusqu'au *locus a causa*, assimilait l'invention rhétorique à une logique. En se proposant de « rendre compte de la polysémie de l'expression "lieux communs" pendant la Renaissance », toute l'enquête à laquelle se livre l'auteur cherche plutôt à « dégager ce sur quoi repose l'efficacité principale d'un discours », par delà une topique étroitement logicienne que Bernard Lamy dénonçait déjà tel un « art qui apprend à discourir sans jugement de choses qu'on ne sçait point » (*La rhétorique ou l'art de parler*, 1670).

Dès lors, le lecteur redécouvre avec bonheur une tradition oratoire qui, « loin d'être unifiée sur cette question », associa le lieu commun aussi bien à une *copia*, c'est-à-dire au « souffle » d'une parole nourrissant « l'ambition d'influer de façon décisive sur les affaires de l'État », qu'à une sorte de *thesaurus* ou d'encyclopédie du savoir. Ces deux sens distincts coexistent en France entre 1515 et 1650 : si le

premier renvoie à la tradition antique et cicéronienne pour laquelle le lieu commun « touche à la *communitas*, au lien social qui fonde la possibilité de la vie commune dans le même État » ; le second, lui, est une invention de la Renaissance qu'illustrent notamment Agricola, Mélancthon et Ramus.

Chez Cicéron, soutient Goyet, le lieu commun désigne le moment du discours où l'orateur s'élève d'une *causa* à une *questio infinita*, c'est-à-dire du détail d'une affaire particulière à l'universalité d'un principe général, lui-même objet d'un développement oratoire réglé sur un sens républicain de l'État. Cette « forme cicéronienne du sublime » intervient à la fin du discours, dans sa péroraison et à la faveur d'une *indignatio* qui, soutenue par l'instruction du dossier ou *docere*, en appelle au sens de la *res publica* et de la communauté : c'est le « moment bouleversant du *movere* » (« *Movere* ou le lieu commun selon le *De inventione* », 77-258). De ce *movere* qui « anime et soulève l'œuvre du *docere* », on passe ensuite à l'étude du *De oratore* et du *Pro Milone*, laquelle illustre en quoi lieu commun et *movere* participent à leur tour d'une intelligence stratégique (*consilium*) orientée vers le salut des institutions républicaines par-delà les luttes partisans (« *Conciliare* ou questions de stratégie : le *De Oratore* », 259-438). Toutefois, lorsque la Renaissance redécouvre Cicéron, c'est davantage pour mettre le lieu commun au service du seul *docere* — un *docere* qui, chez Mélancthon notamment, « a pour substantif la "doctrine", c'est-à-dire la doctrine de la foi ». « Têtes de rubrique » dans des compilations de « fichiers indexés », les lieux communs forment dès lors un *thesaurus* de « grands principes » destinés à l'enseignement d'une Vérité, voire de « modèles idéaux de ce qu'il faut penser » (« "*Docere*" ou questions d'économie : Érasme et Mélancthon », 439-671).

En s'inscrivant davantage dans le prolongement d'un Terence Cave (*The Cornucopian Text: Problems of Writing in the French Renaissance*, 1979) que d'un Curtius (*La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, 1947) ou d'un Kibedi Varga (*Rhétorique et littérature*, 1970), cette brillante histoire de l'*inventio* se soutient d'un dialogue fécond avec les travaux d'Alain Michel (*Les rapports de la rhétorique et de la philosophie dans l'œuvre de Cicéron*, 1960), en renouvelant les perspectives et sollicitant autant l'intérêt des chercheurs en rhétorique que celui des théoriciens modernes du discours et de la communication. À tous ces mérites s'ajoute une qualité plus essentielle : une *copia* dont cet ouvrage offre lui-même un exemple remarquable. Si cette abondance donne lieu parfois à une prolifération d'appendices et de récapitulatifs où percent encore la thèse de doctorat, mais aussi l'intelligence de nombreuses remarques incidentes, le lecteur reste surtout sensible au souffle qui anime l'ensemble de l'entreprise. Il en résulte qu'à la lumière de ce travail, beaucoup doit désormais être repensé et sans doute jusqu'à l'*elocutio* elle-même qui, lorsque les rhéteurs du XVIII^e siècle en viendront à classer les figures en *figuræ ad docendum* et *ad movendum*, intégrera non seulement les grandes fonctions du discours persuasif, mais encore ce sens de l'intelligence stratégique et du *consilium* dont Goyet a su si bien mettre en évidence le rôle capital.

Marc André Bernier

Université du Québec à Trois-Rivières

Defaux, Gérard, et Michel Simonin, resp. *Clément Marot, « Prince des poètes français », 1496-1996 : actes du colloque international de Cahors en Quercy, 21-25 mai 1996*. Colloques, congrès et conférences sur la Renaissance 8. Paris : Honoré Champion, 1997. 868 p.

Quatre cent cinquante ans après les attaques « injustes et intéressées » de Du Bellay contre Marot, cette somme marotique célébrant le cinquième centenaire de la naissance (vraisemblablement le 23 novembre, jour de la saint Clément) du poète, consacre la réhabilitation de ce « prince » calomnié, condamné, emprisonné, banni, ignorant, hérétique, libertin et barbouilleur de papier. De celui qui assura la transition de la Grande Rhétorique à la Pléiade, on reconnaît aujourd'hui non plus seulement le badinage courtois, la prétendue facilité et la fluidité du style, mais aussi, et surtout, le côté caché, humaniste, évangélique et religieusement engagé.

Les cinquante-deux travaux réunis ici se répartissent ainsi en six volets cherchant à (re)découvrir l'autre, le nouveau Marot. Héritier de l'Antiquité gréco-latine, Marot mythographe élève la mythologie antique au rang d'une éthique de l'œuvre esthétique ; et il pratique en humaniste savant la traduction des Anciens : Virgile (en s'appuyant sur Servius et Josse Bade), Ovide (en consultant Regius), Musée (Musaïos) (en se basant sur Alde Manuce, Guillaume de La Mare et Jean Vatel), Martial, Lucien et Moschus, ainsi que celle des Psaumes (ses autorités sont saint Jérôme, van Campen et Martin Bucer) et d'Érasme.

Héritier également du Moyen Âge français, Marot édita, bien entendu, Villon et peut-être *Le roman de la rose* (imprimé entre 1526 et 1538, mais la question reste controversée). Sans beaucoup l'admettre, il devait beaucoup à Jean Lemaire des Belges, et il se sert volontiers, dans ses épigrammes, par exemple, du langage amoureux médiéval. Après avoir pratiqué la Grande Rhétorique de ses prédécesseurs, il lui dit « adieu » pour la renouveler, ce que François Cornilliat résume dans la formule « La rhétorique est morte, vive la rhétorique » (172).

Le troisième volet traite de Marot poète « politique » : poète (souvent emprisonné [La Charité 249-68]) de requêtes, de louanges, de remerciements (Marcel Gutwirth, « Molière redevable à Marot, ou comment remercier un roi ? » [215-23]), d'allégories morales et politiques ; Marot et François I^{er} ; Marot et Pétrarque, Marot à Ferrare et à Venise.

« Marot "balladin" : le pastoureau, la syrinx et la harpe » comprend trois études sur sa poésie amoureuse et pastorale, et cinq sur ses psaumes, dont une sur Marot et Luther et deux autres sur les psaumes chantés (« Marot et Calvin », « Marot chez les Huguenots »). Enfin, les deux dernières études du volet traitent de la mise en musique d'autres poésies marotiques.

La découverte de « l'autre Marot » dont parlent Gérard Defaux et Michel Simonin dans leur « Préface », fait tout particulièrement l'objet du cinquième volet, « Du profane au sacré ». La *persona* / personne de Marot, l'Éros marotique, Marot poète de la proximité, du cœur, de l'intériorité, de *L'Enfer*, du sacré dans le profane, sont autant de sujets dont les analyses rendent enfin au poète méconnu « ce qui lui était dû » (16).

Le dernier volet explore la fortune de Marot aux XVI^e et XVII^e siècles : rapports auteur / libraire / lecteur, réécriture par Pernelle du Guillet, échos chez Scève, Du Bellay, Ronsard, Aubigné, présence de Marot parmi les Classiques français et dans les bibliothèques privées hollandaises.

Soulignons que moins de temps s'est écoulé entre le colloque de Cahors et la parution de ce très important volume d'actes qu'il n'en a fallu pour en donner ce très sommaire aperçu (peut-être l'en-tête du texte de JoAnn DellaNeva, « À propos de "Folle d'Amour" », est-il la victime de cette admirable diligence ; titre et texte de

l'article ont bien « Folle Amour »). Notons aussi que sur les 52 auteurs, 22 enseignent en Amérique (dont 4 au Canada) et 18 en France.

Hans R. Runte

Dalhousie University

Charlotte, Elisabeth. *A Woman's Life in the Court of the Sun King: Letters of Liselotte von der Pfalz, Elisabeth Charlotte, Duchesse d'Orléans, 1652-1722*. Trad. Elborg Forster. Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 1997. 287 p.

S'il y eut jamais une ombre dans l'entourage du Roi-Soleil, elle prit indubitablement la forme d'une femme, d'une étrangère allemande, Liselotte von der Pfalz, mieux connue sous le nom d'Elisabeth Charlotte, la Princesse Palatine, épouse de Philippe d'Orléans et belle-sœur du Grand Roi. Fille du calviniste Karl Ludwig et de Charlotte von Hessen-Kassel, elle devint rapidement la victime des éternels jeux diplomatiques, et son mariage au seul frère de Louis XIV n'eut jamais comme objectif que de protéger son pays contre d'éventuelles attaques de plus puissants voisins. Durant un demi-siècle, elle deviendra ainsi le témoin involontaire d'une société à laquelle elle ne s'adapta jamais.

L'ombre dont elle couvrit la noblesse française se veut toutefois pour nous, deux siècles plus tard, une ineffable lumière sur les us et coutumes du superficiel petit monde de Versailles. Malheureuse et humiliée de vivre dans un milieu étranger à tout ce qu'elle connaissait et chérissait, l'écriture devint pour elle comme « un soulagement et comme une revanche » (Henry Gauthier-Villars, *Grande Revue*, 25 juillet 1907). Intarissable, elle prenait sans cesse la plume, durant les soirées, au théâtre, à l'opéra, entre deux siestes, pendant les sermons, etc. Toute heure du jour et de la nuit était donc pour elle propice à la rédaction d'une nouvelle missive qu'elle adresserait à l'un de ses multiples correspondants, depuis ses demi-frères et sœurs (dont les lettres, publiées en 1867 et 1881, remplissent à eux seuls sept volumes) à sa tante Sophie, duchesse de Braunschweig-Lüneburg, ou à Descartes. Jamais femme n'aura autant écrit sur la cour de Louis XIV.

De toutes époques, les lecteurs francophones eurent accès à la verve colorée de la Princesse Palatine : sa correspondance dite « complète » fut ainsi publiée à Paris en 1869 et en 1890. Christiane Lalloué et les Éditions 10/18 nous offrirent en 1962 des lettres choisies, idée reprise en 1981 par Olivier Amiel et le *Mercure de France* ; Fayard fit paraître une édition en fac-similé de ses lettres françaises en 1989, et sa correspondance avec Descartes parut en complément d'une traduction de *La vie heureuse de Sénèque*, en 1989 (Paris : Arlea). Le lectorat anglophone n'eut toutefois pas cette chance, et la parution d'une sélection des lettres de la Duchesse d'Orléans arrive à point nommé puisque, depuis la publication en 1899 d'une traduction de certaines de ses lettres par Katharine Precott Wormeley (New York : P. F. Collier), il n'avait eu droit qu'à deux autres éditions, aujourd'hui introuvables, publiées respectivement en 1924-25 (Gertrude Scott Stevenson) et en 1970 (Maria Kroll).

La présente édition se veut une version modifiée de celle faite en 1958 par Margarethe Westphal chez Langwiesche Verlag. L'auteure affirme avoir cherché à donner plus d'importance, dans sa sélection, aux origines allemandes de la Duchesse d'Orléans, rehaussant du même coup les contrastes culturels présents dans ses lettres traitant des cérémonies de la cour, de son architecture et de ses participants. Grande place est donc faite à des personnages comme Madame de Maintenon, maîtresse de Louis XIV et ennemie jurée et ouverte de Liselotte, aux ministres Colbert, Torcy, Valois, aux confesseurs du Roi (Le Tellier, Père de la Chaise) et à son médecin

personnel, Monsieur Fagon. On y apprend également beaucoup sur sa perception des grands événements sociaux et politiques de son époque, tels la Guerre de succession d'Espagne, la révocation de l'Édit de Nantes, le système économique de John Law, le quiétisme et le jansénisme, la famine de 1709, etc.

Signe de la très subjective et inquiétante néo-historicité féministe régnante, ou simple expression d'une perception « étrangère » de la réalité française, Elisabeth Charlotte nous est ici présentée, en introduction, comme une femme droite, forte, une véritable héroïne féministe d'avant l'heure, dominée par « [a] keen intelligence, strong feelings, uncompromising frankness, and a wonderful sense of humor » (xv), « a strong sense of self » (xxxii), une femme indépendante « who cared nothing about her own or anybody else's appearance, having concluded that she was and always would be homely » (xvii). Cette vision contemporaine diffère toutefois sensiblement de la perception d'un Sainte-Beuve, pour qui ses écrits ne constituaient que « de bonnes peintures naïves, un peu hautes en couleur et un peu grosses de traits, chargées et grimaçantes » (*Causeries du lundi* IX), ou d'un Augustin Cabanès, qui souligne que, malgré un demi-siècle passé à « l'école du bon goût et des belles manières », la Duchesse n'était jamais parvenue à « y gagner ni tact ni urbanité : c'étaient des qualités trop françaises, pour les pouvoir accommoder à l'allemande ; aussi devait-elle échouer et échoua-t-elle complètement dans cette tâche supérieure à ses moyens » (*La belle-sœur du Grand Roi* [Paris : Albin Michel, 1924] : 284).

Au lecteur donc de juger de la validité de ces écrits qui, selon Forster, « have long enjoyed the status of a literary classic in Germany and a valuable historical source in France » (xv). Mis à part les sujets indiqués précédemment, le lecteur ne pourra qu'être fasciné par la légèreté avec laquelle elle aborde les choses les plus taboues ; elle parlait avec grande liberté, nous dit Cabanès, « de ce dont, entre hommes, on ne s'entretient que sous le manteau de la cheminée » (269). Sa correspondance représente donc une peinture presque naturaliste des vices de la cour (scatologie incluse) et de la noblesse de France, que le lecteur contemporain devra toutefois accueillir avec la connaissance formelle du dégoût de cette femme pour la France et pour une situation personnelle que jamais elle n'avait souhaitée ni acceptée.

Dans sa traduction, Forster a choisi d'employer « a somewhat old-fashioned American idiom », lequel représentait bien, nous dit-elle, la langue d'une femme séparée à dix-neuf ans d'une culture qui continuerait à évoluer pendant son absence (xi). Contrairement à l'édition allemande de 1958, Forster a décidé de ne pas reproduire les expressions françaises, fréquemment employées par Liselotte, et les a directement traduites en américain, sans doute un plus pour les unilingues anglais, mais une perte certaine pour le lectorat bilingue. Forster a aussi eu la très bonne idée d'inclure, avant la correspondance, une brève biographie des destinataires des lettres de Liselotte, ainsi que des grands personnages dont il y est le plus souvent question. Cet ajout facilite grandement la compréhension de cette correspondance et participe au plaisir et à la fascination qu'aura le lecteur à la découverte de missives pour le moins surprenantes.

Jean Levasseur

Bishop's University

Vila, Anne C. *Enlightenment and Pathology: Sensibility in the Literature and Medicine of Eighteenth-Century France*. Baltimore: Johns Hopkins University Press, 1998. xii-391 p.

In eighteenth-century medical terminology, "sensibility" is a vital force which resides in the bodily parts and is the source of their motion. At the same time, the

word was applied to account for the attributes of persons who displayed high moral and æsthetic principles. In this ambitious book, Vila examines the development of the notion of sensibility during the enlightenment. A literary scholar, she set out to become an amateur medical historian in order to do a cross-disciplinary examination of the connection between literature and medicine. She demonstrates that the literature which had sensibility as its theme was grounded in contemporary medical and natural philosophical interpretations. It is a large subject and Vila's book is appropriately broad in scope.

Vila begins by looking at the great pioneering achievement of Albrecht von Haller, the physician who applied the names "sensibility" and "irritability" to separate forces which he claimed reside in living tissues and which he examined in a series of brutal experiments. Sensibility, the capacity to feel, was deemed to be separate from irritability, the capacity to move. Von Haller assumed that they coexist with a noncorporeal soul which is that part of us which thinks. Vila proceeds to consider the work of Julien Offray de La Mettrie who set out to offend his peers by professing atheism and by arguing that sensibility was sufficient to account for animal motion. He claimed that one could dispense altogether with the notion of a soul. Vila credits Charles Bonnet with bridging the gap between the physiological observations of the physicians and the Lockeian-based metaphysical concepts surrounding sensationalism. In the 1750s Bonnet proposed aligning sensationalist philosophy and physiology into a new field which he dubbed psychology.

Vila analyzes at length the work of Théophile de Bordeu, the fashionable physician whose viewpoint concerning the nature of the body dominated French medicine from the 1750s onward. He constructed his physiological system on sensibility, making it the connecting principle of all vital processes. Bordeu's viewpoint found its way into the *Encyclopédie* and strongly influenced other works of its editor, Diderot, including his *Rêve de d'Alembert*, an ambitious thought experiment on sensibility and a freewheeling application of Bordeu's physiology.

Vila discusses Antoine Le Camus' *La médecine de l'esprit* and Charles Augustine Vandermonde's *Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine*, both popular mid-century self-help books whose authors assumed that sensibility is the source of all human knowledge. On the other hand, in his *De la santé des gens de lettres* of 1766, Samuel André Tissot warned that men of letters tend to be a sickly lot on account of exhausting their bodily fibres by intense mental stimulation.

In the second part of the book, Vila switches her attention to the role of sensibility in French literature. She narrates at length the plots of various sentimental novels with a view to discovering how the notion of a sensible body was illustrated in literature and how the notion of "sensibility" developed over the decades. Alas, relentlessly academic, she does not permit herself the hint of a smile or ironic comment even in the face of the most mawkish melodrama. We read summaries of Marivaux's *La vie de Marianne* and Madame de Graffigny's *Lettres d'une Péruvienne*. Written before 1750, their authors assume that sensibility belongs exclusively to persons of the noble classes. Thereafter, as the term became medicalized, it came to be seen as a trait that is natural to everyone.

Here again Vila focuses on Diderot claiming that it was he who disseminated "the paradigm of vital sensibility" beyond medicine into literature. She considers at length *La religieuse* in which Diderot deplors the unnatural constraints of convent life and implies a lesbian relationship. Vila explains that Diderot's narrator "speaks not in the 'language of the senses' [...] but in the discourse of semiotic pathology" (174). In fact, Vila's characters never merely discuss if they can "discourse," and semiotics frequently rears its head.

In a chapter devoted to "The Moral Hygiene of Sensibility," Vila looks at length at Rousseau's *Confessions* and his *La nouvelle Héloïse*, as well as at Tissot's *Essai sur les maladies*. Both men warned of the moral dangers of civilization and urbanization and most of their objections had to do in one way or another with society's doleful consequences for human sensibility. A chapter on "Moral Anthropology" deals with the longstanding assumption that women's mental and physical capacities are inferior to those of men. The *philosophes* explained that the differences between the sexes are biologically based because the bodily fibres of girls and boys develop differently. In his *Système physique et moral de la femme* of 1775, Pierre Roussel developed one such sex-specific model of vital sensibility. He argued that the over-refined life of wealthy, urban women makes them "vaporous" and incapable of withstanding strong stimuli. The cure is breast-feeding and a general avoidance of worldly culture which is incompatible with women's nature. Vila often takes issue with interpretations of other literary scholars. The following example, referring to Roussel, is typical of her style: "As she describes it, this chiasmatic treatment of women entails two paradoxical conceptual manoeuvres: genitalizing the entire female body *except* in the female genitals, and inventing the qualities that 'should' be assigned to women's physical and moral registers, respectively, and ascribing each, instead, to the opposite register" (244). Indeed!

Finally Vila examines Laclos' *Les liaisons dangereuses* and Sade's *Les crimes de l'amour*, both of 1782. Both men focused on the dark and pathological side of human nature. Sensibility was seen as determining the nature of both victims and their tormentors. In his interpretation of the human body and soul, Sade claims that in libertines, sensibility is an energetic instrument for cultivating the erotic intellect, but in its victims, it is a fatalistic force that dooms them to moral and physical suffering. Different souls feel differently because they are organized differently.

The subject of this book is an important one for enlightenment studies and Vila is to be commended for the depth and scope of her research. But the writing is graceless and turgid. If she had but lightened up! As it is, her painstaking analysis and extensive insights are buried in a kind of sludge of pretentious academic verbiage. In 300 arduous pages, her characters "perceive" themes and "engage in discourse," but otherwise are devoid of character, personality and colour. Where on earth were the editors of the Johns Hopkins University Press when Vila needed their advice?

Elizabeth V. Haigh

Saint Mary's University

Sabourin, Lise. *Alfred de Vigny et l'Académie française : vie de l'institution (1830-1870)*. Paris : Honoré Champion, 1998. 1008 p.

Sabourin studies more than a Romantic writer's relationship with a venerable and hallowed institution in this volume. She gives us extraordinary insight into a period of transition in France, into the politics of the Académie française, the pettiness of some of its members and its arcane traditions. The book focuses on two subjects. The first is Vigny and his evolution from a young man, contemptuous of this grandest of literary institutions, to a mature academician, an elder statesman of Romantic literature. He became the academy's most ardent champion and worked hard, as a member, on behalf of young writers in France. We also learn much about the aggressive politics of this literary body; of its clinging to outdated traditions and its unwillingness to change. We are left, at the end, with a renewed admiration for Vigny who, in face of hostile opposition in the Académie, never compromised his literary

or personal principles, and with disillusionment as we find confirmation in this study that the Académie was a great deal more political than literary in its activities.

The author begins by tracing the young Vigny's attitudes towards the Académie and his relationship with the members of his acquaintance. As a young man he was scornful of this sacred cabal of forty *vieillards*, as he put it. His disdain appeared to dissipate, however, with the election of Victor Hugo in 1841. This event appeared, to Vigny, to pave the way for other young Romantics to be taken seriously by such a body. It was at this time that he began to think seriously about letting his name stand for election and shortly thereafter began the required, but tedious, process of visiting academicians in order to gain their approval. He felt that he had done as much as Hugo for contemporary French theatre and that his candidacy had serious credibility. It took six attempts, however, before he was successfully elected in May 1845 to the *fauteuil* previously held by Charles Étienne who had died that winter.

While he captured the number of votes necessary to be elected, his election was a far from happy event in some circles of the Académie. For the eighteen years he sat as a member, he was the target of considerable opposition. Sabourin has worked extensively to uncover new material dealing with the unfriendly reception which awaited Vigny upon taking his place in the assembly. She focuses in particular on the shameful performance of Môlé, the acerbic director of the Académie, who displayed great dishonour in his public discrediting of the newly elected writer. Vigny was portrayed as a self-imposed head of the Romantic movement and was resented by academicians nostalgic for the classicism which they had known and revered up until the Empire. This rebuff from colleagues scarred Vigny permanently.

Yet, politics notwithstanding, the author does a thorough job tracing Vigny's accomplishments as an academician. She concludes that he had a true passion for the Académie and that he worked tirelessly on its behalf, to the extent that he practically stopped publishing once elected to this body. He realized that he could play a major role in the life of the Académie on behalf of young writers who felt isolated, if not abandoned, as France was caught up in a new and growing movement of materialism. Vigny worked tirelessly as a protector of arts and letters, in spite of the isolation imposed upon him by a vocal minority of colleagues. His loyalty towards the Académie never wavered and he fought to protect it from external political pressures, never afraid to take on even a powerful friend such as Napoléon III.

Sabourin has studied every conceivable document extant that might shed light on Vigny's relationship with the Académie. If there is any criticism of the work it would focus on its length. It is perhaps unnecessary to document as many conversations as she did or to quote as many contemporary newspapers. The strength of this study is also its potential undoing. Nonetheless, this work is a milestone in both Vigny studies and in the history of the Académie française.

Pierre H. Dubé

University of Waterloo

Dubé, Pierre H. *Bibliographie de la critique sur Madame de Staël 1789-1994*. Genève : Droz., 1998. 426 p.

Dubé, Pierre H. *Bibliographie de la critique sur Prosper Mérimée 1825-1993*. Genève : Droz, 1997. 397 p.

Ces deux bibliographies consacrées à deux auteurs ayant diversement mais fortement influencé l'histoire de la littérature du XIX^e siècle, paraissant à une année de distance l'une de l'autre et réunissant les résultats de dix années de recherches

systématiques dans les principales universités d'Europe et d'Amérique du Nord, suivent essentiellement un même schéma. Elles réunissent les monographies ou les livres consacrés à l'un ou l'autre auteur, la correspondance, les thèses de doctorat inédites, les articles ayant paru dans des périodiques ou des quotidiens, les chapitres de mélanges ou de livres consacrés principalement à d'autres sujets, les études générales sur le XIX^e siècle qui font à ces auteurs une place particulière, et plusieurs mémoires de contemporains qui jettent un éclairage intéressant sur leur vie. La bibliographie de Mérimée comprend en outre une liste exhaustive des compte-rendus jusqu'à la deuxième guerre mondiale et une sélection de ceux publiés depuis. Le nombre d'études présentées, toutes succinctement commentées, est quelque peu supérieur pour Mme de Staël (2 742 études en 17 langues) que pour Mérimée (plus de 2 000 études en 16 langues).

Un des résultats intéressants d'un travail de recherche de cette envergure est de montrer le rayonnement international des auteurs. Il est curieux en particulier d'observer l'intérêt considérable suscité par l'œuvre de Mme de Staël en Russie (245 études russes figurent dans la bibliographie). Les textes en langue russe viennent en troisième place après le français et l'anglais. Révélateur aussi de découvrir à travers l'analyse statistique des données recueillies que « depuis cinq ans seulement, nous avons vu paraître environ la moitié des études écrites de la Révolution au début du vingtième siècle sur Mme de Staël ». Dubé explique en partie ce renouveau considérable d'intérêt par l'attention portée à la vie et à l'œuvre de l'écrivaine par la critique féministe américaine, ainsi que par l'existence d'une très active Société des études staéliennes. De même, il justifie le nombre moins important d'œuvres consacrées à Mérimée par l'absence d'une telle société, souhaitant que ses recherches puissent contribuer à susciter une plus grande curiosité des chercheurs pour l'un des auteurs les plus marquants du XIX^e siècle.

Ainsi que Dubé ne manque pas de le souligner, l'utilité d'un travail tel que le sien réside peut-être plus à « mettre en relief la somme des études qui restent à faire » qu'à fournir une simple liste de ce qui a été fait jusqu'ici. Ces deux ouvrages, fruit d'une recherche patiente et minutieuse, présentés avec un grand soin pour le détail et de consultation aisée, représentent sans aucun doute des outils précieux pour les spécialistes de ces deux auteurs et fournissent un portrait unique de la réception mondiale de Mme de Staël et de Mérimée.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Tolo, Khama-Bassili. *L'intertextualité chez Mérimée*. Birmingham, AL : Summa Publications, 1998. 320 p.

Cette analyse de trois pièces de théâtre et neuf nouvelles de Mérimée, qui se veut « essentiellement structurale ou mieux sémiotique » (282), part d'une hypothèse initiale d'une simplicité seulement apparente : que l'œuvre de Mérimée s'articule autour d'une seule et même image omniprésente, celle du Sauvage. Cette isotopie constituerait « le fil d'Ariane du corpus mériméen » (281). Le concept de « sauvage » est toutefois plus complexe qu'on ne pourrait le croire de prime abord. L'auteur identifie différents types de sauvages mériméens : Espagnols, Corses, Bohémiens, Africains et Lithuaniens. Ces diverses catégories de sauvages présentent des caractéristiques analogues en dépit de leurs provenances variées. Ils obéissent à un code éthique très strict (« des préceptes sévères et sacrés » [17]), ont un sens fortement développé de l'hospitalité, une tendance certaine à prendre en charge les questions de justice à leur façon (l'exemple de la « vendetta » corse) et font preuve

d'une vitalité et d'une énergie remarquables. En plus de personnages « sauvages », l'auteur note la présence dans les textes de Mérimée d'une fascination pour des lieux isolés, inaccessibles, reculés, qu'il estime appartenir également à ce même champ symbolique du sauvage, tels les montagnes, le désert, les îles etc.

Ces indices, ainsi que l'occurrence assez fréquente de l'adjectif « sauvage » dans les textes analysés, portent l'auteur à essayer d'identifier le message sous-jacent que ces répétitions laissent soupçonner. La méthode choisie est celle de l'intertextualité, externe (les citations et les exergues, les éléments folkloriques, mythiques, religieux), mais surtout interne, dans le cadre d'un contact dialogique entre les œuvres examinées. Une analyse très attentive et systématique du corpus conduit l'auteur à conclure que le « paragraphe sémantique » du sauvage fonctionne pour Mérimée comme une sorte d'obsession. Les vertus et les vices des sauvages — sujets éternellement repris dans des récits enchâssés racontés par les sauvages eux-mêmes, alors que le récit enchâssant est confié à un Je narrateur non-sauvage — sont les indices récurrents d'une fascination et d'une nostalgie mériméennes pour la passion énergétique, et peut-être tout particulièrement pour « le grand Sauvage corse » (43) : Napoléon. L'auteur estime en effet que les personnages de Mérimée « sont tous des sauvages passionnés à la manière de Napoléon » (19). Identifiant à la base du désir de narrer mériméen le regret pour le manque d'actions héroïques réelles après Waterloo, l'auteur suggère que l'« humanisme viril » (279) de l'écrivain résulte de fait d'une forme personnelle de réaction au sentiment de « mal du siècle », rapprochant ainsi Mérimée de Musset.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Lawler, James. *Poetry and Moral Dialectic: Baudelaire's "Secret Architecture"*. Madison, NJ: Fairleigh Dickinson University Press, 1997. 217 p.

Lawler attempts to elucidate the secret architecture of Baudelaire's 1861 edition of *Les fleurs du mal* which he defines as a moral dialectic: "Baudelaire adhered to an epistemology of duality that he held to command the material and spiritual worlds and that he scrupulously sought to respect in his book" (14-15). This dialectic, Lawler argues, is not tied to a single system—Eleatic, Platonist, Aristotelian, Scholastic, Kantian, Hegelian, Marxist—but "to an approach common to dialectical systems that investigate truth by discussion" (25). According to Lawler, Baudelaire creates a unity of composition which presides in all domains, moral and physical, on the model of the antagonisms that have operated from the first day of creation: "Like the most complete artist who imitates the universe by adopting a holistic approach of his own, Baudelaire's art must be a totality—eternal harmony by eternal struggle, like the universe—but must also incorporate this struggle in the drama of the creative act that links good and evil, soul and body, will and passion, eternity and modernity" (19).

Throughout his study, Lawler seeks to demonstrate how, in practical terms, Baudelaire organizes a moral quest in the form of a dramatic argument, pursued not so much *in* as *between* the poems. He argues that the recurrence of the numbers three and five ensures a formal and æsthetic consistency. Each group leads to the next according to a law of contradictions, of propositions and counterpropositions. In "Spleen et Idéal," for example, "election is answered by exclusion, the first five poems by a group of three; a second group of five on the theme of longing for achievement by a second group of three on sterile self-[infatuation]; a third group of five on submission to ideal beauty by a third group of three on the poet's active

amorous warmth in the presence of the real live woman. And so on from beginning to end of "Spleen et Idéal"; while in the other five sections a parallel, mathematically regular alternation occurs" (21).

In this architecture, Lawler argues, each poem offers an aspect of the subsection to which it belongs, and stands in tension with the poems that accompany it; at the same time, each subsection has a role in the larger Pythagorean plan. Lawler orders the eighty-five poems of "Spleen et Idéal" into three parts: "Calling" (I-XXI) which subsumes themes of election (as mentioned above, a group of five poems), exclusion (three poems), longing (five poems), self-infatuation (three poems), and submission; "Love" (XXII-LXIV): warmth, coldness, suffering, pleasure, death, immortality, memory, imagination, regret, praise and distance; "Destiny" (LXI-LXXXV): commitment, parody, self-centeredness, self-destruction and irony. "Tableaux parisiens," which Lawler entitles "City" (LXXXVI-CIII), is made up of six groups of three poems. They comprise exhilaration, tragic identification, eternity, mortality, illusion and reality; "Le Vin," termed "Heaven," is composed of one group of five poems (CIV-CVIII); "Fleurs du mal," named "Hell," consists of three groups of three poems (CIX-CXII): suffering, false bounty and ridicule; "Révolte," called "Opposition," is constituted by one group of three poems (CXVIII-CXX); and "La Mort," designated as "Acceptance," comprises two groups of three poems (CXXI-CXXVI): transcendence and nontranscendence.

I find Lawler's reading of Baudelaire very persuasive from beginning to end. Unlike many studies on the poet that have neglected or downplayed the significance of his work as a totality, Lawler remains remarkably faithful to what he argues is Baudelaire's master plan. His insightful analysis leads the reader to the heart of *Les fleurs du mal*. He concludes: "I see Baudelaire then, not only as the poet of the most piercing cry of suffering humanity [...] but as the creator of a unique, superbly exigent dialectic. The struggle subsumes his matter from end to end. He gauges his destiny to achieve the whole truth of his book, which is its terrible beauty" (181). The critic is up to the task, and his work undoubtedly deserves our attention.

Eric de Marenne

University of Chicago

Lewis, H. D., éd. *A Critical Edition of La route de Thèbes by Alexandre Dumas fils*. Lewiston, NY : The Edwin Mellen Press, 1998. 284 p.

Cet ouvrage, il faut le dire d'emblée, représente une nouveauté d'importance pour tous ceux qui s'intéressent au développement du théâtre en France au XIX^e siècle, et plus immédiatement à la figure et à l'œuvre d'un de ses auteurs les plus significatifs, Alexandre Dumas fils.

Lewis propose une version aussi définitive que possible de la dernière pièce de Dumas fils, demeurée incomplète (le dernier acte manque) à la suite de la mort de l'auteur. La pièce elle-même est précédée non pas tant d'une introduction que d'une étude en bonne et due forme de la pièce commentée par rapport à l'ensemble de l'œuvre de son auteur. Divisée en deux parties, cette étude touche d'abord à la vie et aux œuvres de Dumas fils, présentées dans le contexte du théâtre de mœurs de l'époque, dont il était peut-être le représentant le plus en vue. La seconde partie propose une analyse détaillée et perçante, à la fois thématique et structurale, de la pièce elle-même, suivie par une présentation des manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale, à partir desquels cette dernière version de la pièce a été assemblée. S'appuyant sur la correspondance de l'auteur et sur des articles ou mémoires consacrés à Dumas fils après sa mort, Lewis parvient également à suggérer une fin on ne peut plus plausible pour la

pièce, en basant fermement ses extrapolations sur une connaissance solide du théâtre dumasien et de ses constantes formelles et idéologiques.

Ce qui fait tout particulièrement l'intérêt de cette pièce « retrouvée » est le mélange de thèmes connus et rodés — ceux qui ont fait le succès considérable de Dumas fils auprès du public bourgeois de son temps — et d'indications d'une certaine évolution dans les conceptions dumasiennes. Le quatrième chapitre de l'introduction en particulier traite de l'image de la religion et de la science, des femmes et de leur rôle familial et social, de l'amour, du mariage et de l'adultère — tous thèmes typiques du théâtre dumasien. Lewis montre bien comment dans cette pièce Dumas essaie, pour la première fois dans sa carrière, de mélanger le type traditionnel de la femme fatale avec le personnage également habituel du raisonneur, celui qui a généralement la tâche d'explicitier pour le public l'idéologie et la morale de l'auteur. *La route de Thèbes* semble en effet laisser une plus grande place que le reste de la production dumasienne à l'ambiguïté : « There is [...] less of the (melodramatic) division in *La route de Thèbes* between the good and the bad or the sensible and the stupid » (40).

Compréhensive tout en restant suffisamment détachée, la présentation de Lewis parvient à mettre en lumière les points forts de la création dumasienne sans ignorer les limites, parfois fortement contraignantes, d'une œuvre par trop adaptée aux mécanismes de pensée et aux préjugés de son public. En soulignant la valeur du métier et l'habileté technique de Dumas fils, et ses velléités occasionnelles — vite nuancées — de « révolte », le travail de Lewis contribue à compléter très utilement le portrait d'un auteur qui a comme peu d'autres incarné toute une époque.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Troubetzkoy, Wladimir. *L'ombre et la différence : le double en Europe*. Littératures européennes. Paris : Presses universitaires de France, 1996. 247 p.

Troubetzky nous propose un livre remarquable sur le plan de l'érudition et fascinant par son dédale d'échos et de miroirs. Les deux premiers chapitres, « Éclosions » et « Le double e(s)t l'illusion » expliquent, dans un contexte historique et philosophique (Platon, Descartes, Locke, Kant...) l'invasion du double dans la littérature à la fin du dix-huitième siècle. Ces deux chapitres introducteurs débouchent sur une série de conclusions que viendront illustrer des analyses de textes clefs quant au thème du double, empruntés aux littératures allemande (Hoffmann, Chamisso), russe (Dostoïevski), française (Maupassant) et américaine (Nabokov). Sur le plan littéraire, le préromantisme et le romantisme ne peuvent être dissociés de la thématique du double, inscrite dans la valorisation même du moi. Toutefois, cette littérature sur le double est aussi le résultat de la convergence de deux grandes révolutions philosophiques : le *cogito* cartésien (1641) prolongé par l'empirisme de Locke (1690) et la formulation fichtéenne du moi (*La doctrine de la science*, 1794). S'appuyant sur le traité de Clément Rosset, *Le réel et son double : essai sur l'illusion*, Troubetzky en vient à affirmer que le double n'existe pas car il correspond en effet à la contradiction logique qui fait que, s'il est imaginable, il est inconcevable. L'unicité est la structure fondamentale du réel. La différence seule existe et c'est en construisant la sienne que l'on commence à être. La psychanalyse (Freud et surtout Lacan) a contribué à développer et à éclairer la notion de double ; elle propose quatre concepts qui peuvent être définis comme présidant à la description du moi clivé : l'ambivalence, la projection, le narcissisme et la castration. Si le double préromantique et romantique était une mise en scène explicite d'un débat sur le moi,

aujourd'hui, la psychanalyse lacanienne élargit cette notion du moi en lieu d'interlocution : le JE, en s'adressant au Tu ne naît que par l'acte de parole.

À travers le personnage du moine Médard, double du Christ en tant que capucin et doublé d'un demi-frère démoniaque nommé Victorin, Hoffmann, dans *Les élixirs du diable* (1815-16), nous offre un dédale de doubles dont Troubetzky, dans son troisième chapitre, analyse soigneusement les sept apparitions, marquant tantôt une régression, tantôt une progression du salut du personnage, pour conclure que la grande découverte de l'auteur est que « le double est soluble dans l'écriture » et qu'Hoffmann annonce « la quête [toute moderne] de l'homme à travers le texte qu'il produit et qu'il tisse » (108).

L'étude de *L'étrange histoire de Peter Schlemihl* de Chamisso (1814) fait l'objet du quatrième chapitre, et si Troubetzky outrepassa la chronologie (le texte est antérieur à celui d'Hoffmann), c'est que ce dernier pourrait être qualifié de postromantique de par son traitement original de la thématique du double : en effet, Chamisso y montre, non pas le développement d'une histoire de double mais la conséquence d'une histoire de double où le héros est devenu à jamais « le double d'aucun original : Peter Schlemihl ou le double confisqué » (135).

Dans le cinquième chapitre, le critique rappelle que le récit de Dostoïevski, *Le double* (1846), parce qu'il s'inspire de Gogol (*Le nez*) et d'Hoffmann, a été méprisé de ses contemporains qui ont manqué ce qu'il avait de révolutionnaire : pour la première fois, un auteur prétendait faire œuvre d'art en se livrant à une description clinique de la folie, d'une schizophrénie s'accompagnant d'un dédoublement de la personnalité. La folie de Goliadkine naît de son incapacité à proférer une parole. Ce roman cruel qui laisse un malade mourir, négligeant son appel à l'aide, interpelle le lectorat moralement et préfigure la quête de l'Autre qui domine l'œuvre ultérieure de l'écrivain russe.

Dans le sixième chapitre, *Le Horla* de Maupassant (1887) est, selon Troubetzky, un avatar particulièrement original du traitement du double dont « il annonce paradoxalement la fin ou du moins la métamorphose radicale » (169). Le Horla est à la fois l'Autre de Maupassant, du texte, du monde, du lecteur : Le Horla, image du narrateur, lui-même médium du Horla ? Le Horla, hantise de la lecture et de l'écriture ? Autant de questions pour aboutir à la conclusion que ce récit est plus qu'un récit fantastique, plus qu'un traitement du double : « il mobilise les savoirs contemporains, leurs protocoles d'expérimentation mais comme pour mieux les mettre en échec » (182). Dans la nouvelle de Maupassant, *Le Horla*, nom dont le narrateur avait affublé son double, occupe finalement la fonction d'original de ce double que devient le narrateur.

La méprise de Vladimir Nabokov (1932) conclut l'étude de Troubetzky avec un septième chapitre qui s'intitule « La chute de l'empire du double ». Hermann Karlovich, fou et pervers sexuel, est un narrateur qui se moque de son lecteur, rendu incapable de distinguer la fiction de la réalité. Il n'y a aucun double dans *La méprise* mais le thème du double plane au-dessus du texte où l'auteur nous invite au supplice d'un rival qui n'est autre que l'ombre de Nabokov lui-même parce qu'elle a tenté d'usurper la légitimité du texte. Par la richesse intertextuelle de son œuvre, Nabokov fait de son héros un mannequin littéraire et met en scène le drame de l'auteur dont le personnage croit produire le texte. Finalement, *La méprise* entérine « la fin du double, de son règne et de ses pompes » (205).

L'étude de Troubetzky est incontestablement un ouvrage de fond sur la thématique du double, son évolution, son corpus. À cet égard, la bibliographie générale à la fin du livre (209-47) constitue un outil très utile : elle comprend un état général de la question du double ainsi que des références plus spécifiques aux textes abordés. Ma seule réserve serait le style parfois laborieux (phrases interminables) et redondant :

certaines répétitions d'un chapitre à l'autre (l'exemple du Cratyle) font se demander si les études sur les différents auteurs n'avaient pas d'abord été conçues séparément et simplement reliées entre elles par les deux premiers chapitres introducteurs.

Joëlle Cauville

Saint Mary's University

Van Dijk, Suzan, et Christa Stevens, resp. (*En*)jeux de la communication romanesque: hommage à Françoise van Rossum-Guyon. Amsterdam : Éditions Rodopi, 1994. 341 p.

Dans leur avant-propos, Van Dijk et Stevens expliquent la genèse de leur ouvrage : une trentaine d'articles se nourrissant tous de l'énorme contribution du critique Françoise van Rossum-Guyon à l'analyse du roman. Au-delà d'approches différentes (sémiotique, psychanalytique, mythocritique, féministe etc.) et malgré la variété des sujets et des auteurs abordés, c'est cet hommage émouvant à la chercheuse hollandaise, à l'occasion de son départ de l'Université d'Amsterdam, qui donne à ce recueil remarquable une profonde unité.

Qu'a apporté Van Rossum-Guyon à l'analyse du roman ? En étudiant les structures spécifiques et les modes de fonctionnement du genre, elle en a souligné les enjeux en tant qu'instrument de communication et de transformation, elle en a montré la nature foncièrement dialogique en privilégiant le métadiscours du narrateur, l'intertextualité et le travail de la citation ; elle a enfin examiné les genèses et le processus de la création, en se penchant d'abord sur les renouvellements du roman contemporain (Butor) pour retourner ensuite aux grands romanciers du dix-neuvième siècle (Balzac, Sand). Une impressionnante bibliographie de ses ouvrages se trouve à la fin de ce volume.

Le recueil débute par des réflexions sur la lecture et la transformation du lecteur qui en découle (« Méditations »). La lecture est ascèse, technique de soi, nous confie Kees Meerhoff qui affirme qu'une des caractéristiques majeures de l'esthétique de la modernité est l'intertextualité (Yourcenar, Simon, Butor). Charles Grivel déplore la trop grande sollicitation médiatique à laquelle s'expose le texte moderne. Mireille Calle-Gruber, quant à elle, s'attache, dans son analyse « Beethoven à jamais ou l'existence de Dieu », à la définition qu'Hélène Cixous donne du génie créateur comme art de la construction, du passage où « l'écriture de l'accident » s'instaure.

A. Kibédi Varga, dans la seconde partie du recueil intitulée « La communication mise en scène », envisage les deux niveaux de la communication romanesque : la représentation et la réception, se servant des œuvres d'Emmanuel Bove et de Louis-René des Forêts. Selon Nicole Mozet, la pièce *On ne part pas, on ne revient pas* de Cixous est, sous forme de parabole, une « histoire d'aveuglement » qui est aussi l'histoire de la liberté de créer et un retour à la communication et à l'amitié. Dans *Le navire Night*, explique Franc Schuerewegen, Duras conçoit l'écriture comme une conversation téléphonique avec un partenaire invisible : le lecteur dont l'anonymat est une condition de la communication littéraire.

La troisième partie, « Au lecteur », débute par l'article d'Isabelle Tournier qui soutient que, contrairement à ce qu'avance Proust dans son *Contre Sainte-Beuve*, le « voici pourquoi » balzacien n'est pas aussi fréquent que l'auteur de *La recherche* le prétend et constitue un fait de style et non une désinvolture artistique. Dans « Cet amour imprimé », Jules Bedner s'attache à montrer le désir de la part de Sand et de Musset de tirer littérature de leur liaison brisée de Venise. Selon Hans Verhoeff, la part autobiographique dans le « Ruban volé » de Rousseau corrobore la thèse de Mitterand selon laquelle l'œuvre est supérieure à sa préface, ce que Van Rossum-Guyon

avait avancé à propos d'*Indiana*. Béatrice Didier souligne les nombreuses ressources de la technique romanesque (enchâssement de narrations, des niveaux de narrateurs et narrataires) que Sand a utilisées dans *Dernier amour* (dédié à Flaubert) afin de ne pas proposer une opinion univoque au lecteur. Jaap Lintvelt clôt cette troisième partie en montrant que l'analyse thématique de *Kamouraska* d'Anne Hébert révèle qu'il s'agit, sur plusieurs plans, d'un roman transgressif.

« Le roman du romancier » s'ouvre sur une justification de la présence de la correspondance Sand / Flaubert dans un ouvrage consacré à la communication romanesque car, selon Henk Hillenaar, elle constitue à la fois un roman d'amour, d'aventures et d'idées où s'affrontent les deux écrivains mais où domine une amitié incomparable. Evert van der Starre procède à l'analyse du métadiscours chez Yourcenar, plus précisément des passages du récit dans lesquels le narrateur ne se contente pas d'exercer sa fonction de régie mais d'expliquer la modalité de cette fonction. Le « livre dans le livre » a un statut ambigu chez l'écrivaine car il est contesté par l'œuvre. *Sixtine* de Rémy de Gourmont propose un protagoniste, poète symboliste, qui sacrifie son amour pour l'héroïne, seul accès à la réalité extérieure, pour son livre futur, se résignant à la solitude dans une tour qui, nous précise Fernand Drijkonigen, n'est pas d'ivoire. *Quoi ? L'éternité* de Yourcenar est un espace biographique qui, selon Yvette Went-Daoust, diffère peu de l'espace du roman historique (distance romanesque, archétypes, entrée en scène de l'auteure différée au septième chapitre) ; toutefois, « le beau marbre présente quelques fissures qui permettent au lecteur d'accéder au vécu souvent douloureux de l'auteur ». *L'Acacia* de Simon lui permet, par le biais de l'écriture, d'inscrire le destin familial dans l'ordre de la nature, de communiquer au lecteur sa compassion à l'égard du père en lui donnant une sépulture (le livre) et de mettre fin à la quête de la mère (article de Jo van Apeldoorn). Mieke Taat s'étonne de voir Yourcenar poursuivre une pratique préfacielle largement révolue et tente de percer à jour l'aspect gynétique de la génétique yourcenarienne. Dans son analyse sémiotique du métadiscours que contiennent les titres des *Contes et nouvelles* de Maupassant, Leo H. Hoek conclut par le fait que ce métadiscours est structuré selon la conception de l'auteur, fondée sur l'illusion, la communication et l'objectivité, et qu'il oriente la lecture en en fixant le sens. C'est sur la façon dont la prise en compte de l'identité féminine détermine le rapport au genre de l'entretien que se penche Ruth Amosy. Ainsi Yourcenar joue-t-elle le jeu de l'entretien comme un homme, et l'écrivaine Sarraute se réfugie-t-elle derrière la configuration singulière de l'écriture. Par contre, la féministe (Duras, Cardinal, Leclerc, Rochefort, Gauthier...) métamorphose le genre, le déconstruit, explore de nouveaux modes de communication.

La cinquième partie intitulée « *Ut pictura poesis* » débute avec Proust, chez qui la photographie n'a rien d'immobile : elle permet, comme l'écriture, de communiquer une vision fugitive, à la fois objective et subjective ; elle apprend, aux dires de Mieke Bal, la compassion au narrateur proustien. Dans *L'herbe* de Claude Simon, la description ekphrastique (tableaux impressionnistes, structure du retable) contribue à visualiser la force irrésistible de l'Histoire à l'œuvre dans la vie humaine (article de Els Jongeneel). Sabine van Wesemael souligne qu'aucun motif n'est autonome dans *La recherche du temps perdu*, et que c'est au lecteur d'en reconstituer le puzzle. Ainsi, la musique de Beethoven unie, dans le récit, aux regards de Mr. de Charlus, permet-elle de lier homosexualité, sensibilité artistique, germanophilie et structure de l'œuvre, instaurant un métalange : « le romanesque en musical ».

Dans « Hors du texte », l'avant-dernière partie du recueil, John Neubauer remarque que marxisme et freudisme offrent les fondements des métadiscours déplacés les plus marquants du vingtième siècle. Ieme van Poel écoute la voix des femmes dans la trilogie gidienne *L'école des femmes*, *Robert* et *Geneviève* ; sur le fond socio-

historique de la France d'entre les deux guerres, elle analyse l'authenticité du JE féminin et se livre, dans une perspective mythocritique, à l'étude de la relation mère / fille (Demeter « perséphonée »). Comment la compréhension des *Lettres de Mme de Sancerre* (deuxième version) s'éclaire en élevant au statut de métadiscours le premier état du roman de Mme de Riccoboni, c'est ce qu'explique Suzan van Dijk, aboutissant à la conclusion que, parce qu'on a privilégié, côté émettrice comme côté réception, l'aspect « roman sentimental », au détriment d'un message plus osé sur le mariage, le lecteur se débat dans les ambiguïtés.

« Voix », qui consiste en un entretien de Cixous avec Christa Stevens, clôt ingénieusement (*En)jeux de la communication romanesque*, donnant la parole finale au romancier qui rappelle l'humilité de l'écriture et la dette que l'on doit au passé : « Dans notre discours occidental résonnent les discours occidentaux... Nous parlons depuis six mille ans, nous pouvons être des émetteurs très anciens, les récepteurs de la Bible et de tous les grands textes qui sont venus jusqu'à nous... ».

Joëlle Cauville

Saint Mary's University

Bensoussan, Georges. *Auschwitz en héritage ? D'un bon usage de la mémoire*. Coll. Les petits livres. Paris : Mille et une nuits, 1998. 208 p.

Le début du roman de 1892 de Jules Verne, *Le château des Carpathes* (Paris : Livre de poche, 1980), fait se croiser les chemins d'un berger du coin et d'un colporteur juif polonais venu ce jour-là d'Hermanstadt, en Transylvanie, et repartant aussitôt vers Kolosvar (11). Le marchand est décrit comme « parl[ant] toutes les langues » (10) des pays qu'il traverse et, à l'image des autres colporteurs, comme un « être [...] à part, d'une allure quelque peu hoffmanesque » (11), à la fois étranger et fantastique. De son étalage de « pure camelote » (13), le berger retient simplement « une lunette » (14) qui lui fait découvrir une « brume qui s'échappe » (17) du château de la région, inhabité depuis longtemps. Le mystère du château lancé, le colporteur juif quitte les confins du récit, délaissé par le narrateur qui remarque : « Où allait-il ? Peu importe. Il ne fait que passer dans ce récit. On ne le reverra plus » (19). La disparition du juif polonais du récit prend une signification historique que le lecteur de l'époque aurait déjà pu percevoir aux nouvelles, venues de l'Empire russe, de pogroms déclenchés depuis 1881. La question « Où allait-il ? » et le « On ne le reverra plus » peuvent aussi résonner de la mort de la quasi-totalité des Juifs de Pologne, quelques générations plus tard, dans des exécutions de masse et dans les camps.

Si l'anti-sémitisme littéraire entrait dans le champ d'étude de l'historien, Bensoussan aurait pu voir chez Jules Verne, comme dans le « Peu importe » de son narrateur, ce qu'il range parmi les « figures de l'abandon » préalables à « la période du génocide » (196 n. 28). Les moments les plus forts du livre de Bensoussan concernent, dans un langage qui se fait aussi appel à une action de résistance et de révolte, « une politique d'abandon » (133) déjà en œuvre avant la guerre (113, 160) et qui se maintient chez les Alliés durant le conflit, se poursuivant depuis 1945 en Europe, dans la sphère juridique surtout de pays comme la Pologne et l'Autriche. Le *bon* enseignement de la shoah, par lequel Bensoussan, auteur de trois autres ouvrages sur le génocide, voudrait contrer toute approche moralisatrice du sujet (sans compter l'idée du bien qui se laisse voir dès le sous-titre), ne doit pas s'arrêter à la période de la guerre comme s'il s'agissait d'une « parenthèse historique » (136) ; cet enseignement doit se rendre à un « devoir de raison » (74) afin de prendre en compte l'histoire de l'antisémitisme médiéval, dans lequel le nazisme puise son « irrationnel idéologique » (98, 106), et la « rationalité technique » (65, 98, 100) de la

modernité — avec en première ligne dans l'ouvrage de Bensoussan, Adorno et Arendt — qui continue de structurer la politique et l'économie de l'Occident aujourd'hui.

Avec la « mémoire vivante » (72, 145, 149-51), Bensoussan voit s'ouvrir une perspective « politique » sur la shoah qui ne se fonde pas sur « la singularité de [l']épreuve » telle qu'elle est représentée par la « mémoire littérale » (149) de certains récits-témoignages. Le présent apparaît, pour la « mémoire vivante », dans ce qui subsiste du passé sous des formes plus développées comme le « biopouvoir » (19), notion par laquelle Foucault décrit une « *population* » contrôlée et surveillée, et les « comportements grégaires » (145) que Bensoussan, notamment à partir de l'étude de Christopher Browning sur le 101^e bataillon (1994), trouve chez de simples soldats de l'armée allemande appelés jour après jour à exécuter en masse des civils (66). D'autres conformismes aujourd'hui seraient susceptibles de dégénérer en crimes de masse, entraînés qu'ils seraient par l'« appareil d'État » (141), ce dernier demeurant une notion assez vague dans l'ouvrage en dehors des questions de recensement de la population, de « la montée en puissance des administrations » (101), de l'exigence de papiers d'identité et de la disparition des « droits de l'homme » dans les « droits nationaux » (126).

L'enseignement après Auschwitz (74) doit ainsi passer par une « réflexion sur l'État » où « la violence d'État, bureaucratique et anonyme » (104), est considérée comme une « négation » de la République, le génocide allant contre « la culture révolutionnaire et républicaine » (106). Bensoussan s'aligne sur l'argument d'historiens comme Henri Rousso et Pierre Nora qui disent « le non-sens qui consiste à voir dans la shoah l'un des aboutissements de notre modernité » (106). Le débat, si Bensoussan l'avait mené plus avant, aurait montré historiens et politiques à la défense de la République face aux philosophes qui, comme Lyotard, Nancy et Lacoue-Labarthe, lisent une préhistoire du fascisme dans les Lumières. Sans entrer dans le fond de la question, on peut voir, avec un certain malaise, la discussion sur le génocide se muer chez Bensoussan au service d'une idée de la République. N'y aurait-il pas là un engagement de la mémoire de la shoah sur un espace politique et culturel dont on n'est pas encore sûr qu'il n'a pas participé à l'avènement et à la mise en œuvre du génocide ?

Bensoussan adopte parfois le ton pamphlétaire et un peu expéditif de la collection dans laquelle son ouvrage paraît, « Les petits livres », quand il en appelle, par exemple, à la manière de l'*ego psychology*, à la violence comme « l'un des rares moyens de reconstituer une personnalité détruite par l'accumulation des outrages et des coups » (114). Est visée par ces remarques une passivité juive que Bensoussan relève dans le Ghetto de Varsovie, ramenant à ce qu'il considère comme des proportions historiques la résistance de sa population, et dans le manque de vengeance chez les rescapés d'après-guerre (117-18, 120-21). La question de la révolte est reprise en fin d'ouvrage (173-75) dans un petit dossier informatif à l'usage des débutants, « Brève histoire de la destruction des Juifs d'Europe » (155-81).

Le « ressentiment », qui pourrait entraîner les Juifs à la violence, et que Bensoussan trouve dans l'ouvrage de 1995 de Jean Améry, *Par-delà le crime et le châtement : essai pour surmonter l'insurmontable*, peut gêner « à l'heure de la construction de l'Europe » (116) avec le souvenir d'un « abandon » des Juifs par les pays européens. « Les petits livres » participent à leur manière à la mise en place de cette Europe dans la promotion de la monnaie unique européenne, se conformant aux désirs des États d'habituer dès 1998 les consommateurs à traiter en euro, le prix de vente du livre de Bensoussan indiqué sur la couverture étant de 3,50 euro.

Gaensbauer, Deborah B. *Eugène Ionesco Revisited*. Twayne's World Authors Series. New York : Prentice Hall International, 1996. 177p.

Comment légitimer et rendre originale et intéressante une étude générale sur l'œuvre d'un dramaturge aussi célèbre que Ionesco ? Gaensbauer justifie son travail en écrivant dans sa préface que la mort alors récente de l'écrivain (1994) a permis de procéder à un bilan de sa carrière littéraire ainsi qu'à une nouvelle compilation de ce que la critique a publié à son sujet, ces dernières années. Il est fait particulièrement mention de la documentation d'Emmanuel Jacquart, fournie à l'édition de la Pléiade sur le théâtre de Ionesco et parue en 1991. Donner une dernière fois la parole au dramaturge, lui accorder l'occasion de se réévaluer au niveau du langage, des idées, des relations humaines et de l'imaginaire, permettent à l'auteur du présent ouvrage de conclure que tous les genres littéraires auxquels Ionesco s'est essayé, du théâtre (sa plus prestigieuse contribution) au journal intime, en passant par des essais sur la littérature, la politique et la peinture, par la nouvelle et le roman (Gaensbauer mentionne toutefois qu'à l'exception de ses *Histoires pour enfants de moins de trois ans*, la prose de Ionesco n'a jamais été grandement appréciée), traduisent le même désir de se confier et sont essentiellement une longue autobiographie. Preuve en sont les quatre personnages de Béranger qui apparaissent respectivement dans *Tueur sans gages* (1957), *Rhinocéros* (1958), *Le piéton de l'air* (1961) et *Le roi se meurt* (1962). Tous partagent avec leur auteur un individualisme forcené, des sautes d'humeur allant de l'euphorie la plus complète au désespoir le plus profond, une extrême solitude et une angoisse obsessionnelle de la mort.

Plus que les résumés et commentaires des différents ouvrages de l'écrivain, organisés par genre (journaux intimes [Partie I], pièces [Parties 2 et 3] etc.) et chronologiquement à l'intérieur de chaque genre, ce qui me paraît le plus intéressant est la façon dont Gaensbauer replace le dramaturge dans le contexte intellectuel et politique de l'Europe contemporaine, soulignant ainsi en quoi il s'en démarque. Son excellente connaissance du théâtre français de l'Absurde (elle a d'ailleurs publié un autre ouvrage à ce sujet, intitulé *The French Theater of The Absurd* [Twayne Publishers, 1991]) enrichit considérablement l'étude qu'elle nous propose. C'est ainsi qu'on apprend ce qui opposait Ionesco aux critiques et aux autres écrivains d'avant-garde : « His penchant for the fantastic and inclination toward mysticism, contrasting with the despiritualized world of Sartre and Camus as well as the theater of Beckett and Adamov, allies him more closely with the Surrealists than with the Existentialists » (53). Cette quête du spirituel sur laquelle insiste Gaensbauer, ainsi que les liens de Ionesco avec la psychologie des profondeurs (Jung en particulier), son déni de toute idéologie, de tout engagement politique, le mettront en constant porte-à-faux dans les milieux intellectuels de son temps.

Il est fascinant d'apprendre que le Bouddhisme était à la source de *Le roi se meurt*, après que Ionesco se trouva fortement ébranlé par la lecture du *Tibetan Book of The Dead*. Ionesco, interviewé quelques années après avoir terminé *La soif et la faim* (1964), avoua avoir été, là encore, inspiré par la même démarche philosophique. Quant à la psychanalyse, l'importance symbolique des rêves dans la genèse de son œuvre est mise en lumière par Gaensbauer, qui précise que c'est le sujet même de ses dernières pièces : *L'homme aux valises* (1975) et *Voyage chez les morts* (1980).

L'intérêt de cette étude n'est pas seulement de rappeler clairement les thèmes obsessionnels de l'œuvre de Ionesco : son angoisse de la mort qu'aucun langage, que ni l'amour, ni l'imagination ne peuvent contrecarrer, si ce n'est, à la fin de l'existence de l'auteur, à travers la peinture (*Le blanc et le noir* [1981] et *La quête intermittente* [1986]) ; la difficulté de supporter autrui (*Le nouveau locataire* [1953]) ; la satire de l'« Intellectual Establishment ». Gaensbauer fournit également

amples détails et anecdotes pittoresques sur les différentes mises en scène des pièces (Barrault, Planchon, Lavelli etc.), sur l'accueil de la critique et les colères de l'écrivain devant ses détracteurs. Elle se révèle enfin fort utile et passionnante pour qui désire une vue d'ensemble de l'œuvre de Ionesco. Les notes et références de chaque chapitre, le glossaire et la bibliographie qui inclut ce qui a été traduit en langue anglaise, seront d'une aide précieuse à l'étudiant anglophone. Une réserve, toutefois, est à propos de l'absence de note explicative, en début d'ouvrage, concernant les sigles attribués à chaque titre de pièce ou essai (exemple : *Quête intermittente* : *QI*).

Enfin, ce qui ressort très clairement de cette étude, c'est l'émouvante authenticité de la quête de Ionesco, qui ne dissociait pas la création artistique de sa vie quotidienne mais essayait de mettre l'une au service de l'autre, pour survivre et calmer ses angoisses existentielles : « Ionesco's question: "Am I a puppet, an actor or am I real?"—never satisfactorily answered in his plays, fictions, and personal and polemical essays—was as genuine as it was permanent and insoluble » (150).

Joëlle Cauville

Saint Mary's University

Chedid, Andrée. *Territoire du souffle*. Paris: Flammarion, 1999. 181 p.

Chedid's latest poetry imprint, *Territoires du souffle*, opens up her readers to an extraordinary foray into the opacities and transparencies of word/sign/number. The sensory experience lived by the author and perceptor, structured around the twelve *paths*—or divisional stages during the course of a personal and collective human existence—revolves around a confluence of spatio-temporal evocations, meditations, and their variations.

The mystery embedded in the word "souffle," appearing in both the volume's title and in its prefatory poem, may refer to the creative principle, that of poet and of God. Had not the Judeo-Christian God "breathed into [Adam's] nostrils the breath of life," thus making him a "living soul" (Gen. 2:7)? For the Muslim, "breath" or *nafs* is divine breath, identified with a superior degree of existence. The Taoist's *yang/yin* is associated with the evolution/involution of cosmic breath. Likewise for Chedid, whose every word is energized by both an individual and collective *breath*, phonemes and numerical equivalents are concretized in heteroclitic forms, each taking on transcendence in the fluid feelings of active or passive presences sounded in the silences of pleromatic spheres.

Nulle empreinte
N'ossifie son essor
Nul usage
Ne pétrifie sa flamme. (11)

While space and time converge in mental images, Chedid searches to scour infinite distances. Lines and verses, like imprintless sensation, evanescent flame, are catalyzed by a mysterious inner/outer cosmic breath that activates the ineffable, propels the *life essence* in Chedidian enigmas. Her endless verbal sourcings and ressourcings implicit from the outset, are evidenced by the last line, "À l'avant," of "Territoires du souffle," encapsulating a prior/forward motility, implying the giddiness of time/timelessness experienced in her perpetually altering perspectives.

Haunting and wistful, the extended breathing units with their stops, their musical and rhythmical dimensions are imbricated in "Sept," indicating the second path. Embedded in 7, the symbolic number of completion—as in the seven notes of a scale, the seven days of a week—the number's glow encases creation and recreation. In the

eternal scheme of things, let us note that Hathor, the ancient Egyptian Goddess, when worshipped in her *sevenness*, was identified with the Great Mother or Cosmic Mother, that eternally fertile principle, lending materiality to the as yet non-material. So Chedid injects beingness into her cadences, materializing and dematerializing it in keeping with her own pulse/pulsations. The carefully discriminatory value she places on words, in masterful use of figures of speech—assonances, dissonances, repetitions, alliterations, images—serves to heighten, muffle, or deaden the impact of that sacred breath/voice that reverberates throughout her continuously constellating universe.

Each succeeding path in *Territoires du souffle*—"Remous," "Les chaînes de l'Histoire," "Instantanés," "Entrecroisements," "Énigmes," "Les comédiens," "Quinze verbes pour un parcours," "Les réserves de l'incommensurable," "Né de la terre," "Questionner"—shapes and reshapes a climate of continuously expanding and diminishing free-form space. Singly, or as part of life's swirling/immobile, fluid/concrete, unpredictable/predictable contradictory harmonies, she rhythmifies dimensions in architectonic verbal outreaches. In the following lines from "Entrecroisements":

Ténèbres et chaos
En proie
À leur matière rétive
Une lueur
Émergea de l'abîme

the reader gains entry to cosmic interconnectedness, but also to powerful severings, each cohabiting in its own plenitude (83). "Les chaînes de l'histoire," focusing on the weight of life—armaments, enemies, and resurgent gods in world battlefields—demonstrate once again the painful feeling that "[u]ne fois de plus / Dieu / S'éclipsa" (58).

Chedid's poetic and philosophical depths, her questionings embedded in her sometimes heaving and distended words, devour fear, permitting her to forge ahead, to draw upon her containment and venturesome detours, to catalyze her vertiginous verbal quest.

Breath for Chedid is seed, is phoneme, is fertile matter that inseminates but forever revisions as well. While relentlessly paring and shearing her words, the serenity, but also the anguish, of continuity, confer eternalness to her voice!

Bettina L. Knapp

*Hunter College and
The Graduate Center of CUNY*

Noiriel, Gérard. *The French Melting Pot: Immigration, Citizenship, and National Identity*. Trad. Geoffroy de Laforcade. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1996. 325 p.

La remarquable montée de la droite en France durant les années 80 a ramené sur le tapis la question de l'immigration sur le territoire de l'Hexagone, et avec elle l'évolution des politiques françaises sur le sujet. Il est ainsi devenu monnaie courante de rappeler à tous que la France dépend depuis le dix-neuvième siècle du phénomène migratoire pour le maintien de sa population, et que cette immigration en est venue à représenter une menace plus ou moins importante à sa culture et à son identité « premières ».

Ces explications, qui sont devenues des lieux communs, Noirielle les réfute entièrement. Sans vouloir directement intervenir dans le débat, il nous propose plutôt de procéder à une véritable re-lecture historique, pondérée et approfondie, des politiques françaises en matière d'immigration. Il favorise également une comparaison avec l'histoire américaine, dont les écrits sur le sujet sont infiniment plus nombreux qu'en France. Il note ainsi, entre autres choses, que pendant que la mythologie américaine rehaussait le rôle de l'immigration dans son histoire, la France agissait exactement de façon inverse. Cette découverte l'amène à se pencher sur cette notion d'identité collective, de nation, telle qu'elle a évolué tant en France qu'en Amérique.

Noirielle scrute ainsi les écrits de grands penseurs, tels Renan, Halbwachs, Febvre, Mauss, Elias, Durkheim, Lévi-Strauss et autres, afin de mieux saisir ce qui fit (et fait) « l'âme » d'une nation, et plus précisément celle de la nation dite « française ». Il procède ensuite à un minutieux examen historique des lois et politiques d'immigration de son pays, dans le but d'appliquer « a sociological principle that tends to remain theoretical and that defines the present as a "materialized" or "incorporated" past » (90). On le voit, Noirielle n'hésite pas à s'attaquer à toute la notion de sociologie politique (et historique), et aux méthodes que cette discipline a traditionnellement adoptées dans son étude et sa perception de l'individu et du groupe.

L'assimilation, et la perception de ce qu'est l'assimilation, demeurent au cœur de son débat, et de celui d'ailleurs de multiples gouvernements séculiers. Comment peut-on maintenir une identité dominante sans détruire du même coup l'individualité de celui que l'on accueille, mais à qui l'on impose une culture dominante ? Noirielle ajoute toutefois une dimension supplémentaire à ce questionnement : « those who denounce the insensitivity of the French government's policy of assimilation with respect to "culture maghrébine", for example, fail to realize that such an argument has an assimilationist logic of its own » (278), puisque, bien sûr, elle aussi fait appel à une entité géographique abstraite. *The French Melting Pot* demeure un brillant essai sur la notion d'identité et de nation, et ce à une époque où ces deux concepts sont fréquemment remis en question, tant en France que dans le reste du monde.

Jean Levasseur

Bishop's University

Thogmartin, Clyde. *The National Daily Press of France*. Birmingham, AL: Summa Publications, 1998. 368 p.

The early chapters of this absorbing book supply background for later discussion of today's French national dailies, focusing on the close relationship between government and press that has always distinguished French newspapers from those of England and North America. Thogmartin's well researched and carefully documented historical survey delineates three phases in the government/press relationship, the first spanning two and a half centuries between the publication of the first French news periodical (1631) and the legislation of 1881 that secured a permanent framework for freedom of the press. The following period, during which the press was largely free from government action, ended abruptly with the German Occupation. With the Liberation came the press laws of 1944, opening a third period, marked by government support and subsidy for the press which continue to the present.

In his third chapter, the author exposes the myth of what continues to be viewed nostalgically as the "Golden Age" of French dailies, beginning in 1881, when the press was free, more widely read than anywhere else in the world, and legions of small

papers expressing every hue in the political spectrum flourished alongside their ostensibly impartial mass-circulation journalistic cousins with combined circulation in the millions of copies per day. This apparent vigor masked harsh realities: true freedom was hampered by lack of financial independence *and* by the practice of journalism that was all but inseparable from those of the politic arena. Moreover, as the dark days of 1939 revealed so brutally, France's press had subverted the nation to her enemies and utterly failed to warn of Hitler's rise.

The all-important press reforms of 1944 are described in Thogmartin's fourth chapter. The backlash against the *laissez-faire* economics of the 1930s brought central economic planning to France, including a policy of *liberté aménagée* for the press in the form of state institutions to provide wire services, paper, printing facilities, and even distribution. But the elaborate schemes set in place to ensure the independence of newspapers did not enjoy the success of France's central economic planning. Indeed, the French national press began spiralling downward in diversity, in profitability, in readership, and in prestige, almost as soon as postwar reforms were inaugurated. The author reserves for his final chapter an overview of conjectures advanced in explanation of this state of affairs.

The enduring international prestige of *Le Monde*, where Thogmartin did a brief *stage* in an early phase of his research for this book, earns the illustrious paper a chapter unto itself. The rest of the dailies belonging to the postwar period are dealt with in chapter six, and two concluding chapters deal respectively with journalism and the crisis of the French press.

This is a thoroughly readable book. One does not need to be a newspaper buff to be caught up in the fascination of Thogmartin's subject—Clemenceau in Connecticut, the portrait of Hubert Beuve-Méry, the inscrutable founding publisher of *Le Monde*, an elevator operator promoted to publisher by Occupation authorities, a brave band of men on bicycles dodging German tanks as the Liberation begins and arriving with revolvers drawn at the Havas agency, where they lock the German censor in the basement. To the author's great credit, he never loses sight, amid a great mass of detail, of his objective of integrating the history of France's press with her social, political, and cultural history.

W. T. Gordon

Dalhousie University

Maffesoli, Michel. *The Contemplation of the World: Figures of Community Style*. Trans. Susan Emanuel. Minneapolis: University of Minnesota Press, 1996. 151 p.

Crushed into the pages of this slim work one finds Weber and Wölfflin (the usual rule of intimidation for intellectual games is in operation here: the authors cited should be so well known to you that given names are not given), utilitarianism and the psychic underground, transduction and imaginary typography, surrealism and simulacra, relativity and tragic relativism, Proust and painting (Dutch), New Age and nationalism, Montaigne and Marx, Lukács and Leibniz, Kuhn and *kairos*, Joachim and Jacques, Internet and ideology, Freud and Faust, ego and Eco, Bolle de Bal and Ballanche, avant-garde and activism. This much I discovered from perusing the index backward. Oh, yes—and style. Very comforting, this last, for those who believe that a book's title should carry a hint of the text, and that the text should expand on the title, but the author fundamentally rejects this way of going, because of his avowed commitment to contrapuntal writing (x), his intellectual posture of "monstrating" (x), which presumably means the perlocutionary aesthetic, and, above all, his

enthusiasm for the notion of "semantic basins," which give nothing more than a "multitude of trickling runoffs" (7, 23 and elsewhere).

For all that, the author does not shrink from defining his project: "I am contradicting a number of conventional ideas and trying here to show that style and image no longer have anything to do with the individualism of modernity" (xvi). In the service of this thesis, he evokes authors from St. Paul to Baudrillard, but it is a rather dreary rehearsal that brings the reader back to the shore of the semantic basin.

Readers who crave the narcotic cadences of postmodern prose may welcome this umpteenth project of decoding from an eminent theorist, replete with the regulation valorizations, imbrications, specificity, the predictable invocation of the weight of the immaterial "double" at the heart of society, etc., etc., *ad nauseam*. Much of the blame for the perpetuation of this long-since failed game must rest here, as elsewhere, with translators who continue to encrust their efforts at translation with gallicisms. Susan Emanuel also peppers her text with French words from the original in brackets immediately following the translations, sounding notes of caution to no avail, and, of course, of no use to anyone but readers with enough knowledge of French to ponder the options the translator declined. Quotation marks, also used liberally, are a signal of very little other than the danger readers will already know they are in when they come on terms such as "sociality," "angelicized," and (my favorite) "ratioid." Oh, dear. It is all so—o—o tedious.

W. T. Gordon

Dalhousie University